

LE LYCÉE DE PÉRIGUEUX.

DISTRIBUTION

SOLENNELLE

DES PRIX,

Faite aux Élèves du Lycée, le 13 août 1851.



PÉRIGUEUX,

IMPRIMERIE DUPONT, RUES TAILLEFER ET AUBERGERIE.

1851.

MOITURATRIP

WILHELM

1875

Distribution Prix
Péiqueux lycée
1851
LYCÉE DE PÉRIGUEUX.

DISTRIBUTION

SOLENNELLE

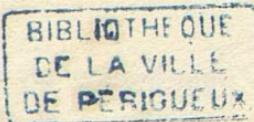
DES PRIX,

Faite aux Élèves du Lycée, le 13 août 1851.

PZ 2660



PÉRIGUEUX,



IMPRIMERIE DUPONT, RUES TAILLEFER ET AUBERGERIE.

1851.

LYCÉE DE PÉRIGUEUX.

DISTRIBUTION SOLENNELLE

DES PRIX

FAITE AUX ÉLÈVES DU LYCÉE, LE 13 AOUT 1851.

Procès-verbal de la Séance.

Le mercredi 13 août 1851, à midi, la distribution des prix a eu lieu, au lycée de Périgueux, dans la grande salle de l'établissement, sous la présidence de M. Sauverroche, recteur, assisté de M. le préfet, de Mgr l'évêque, de quelques autres membres du conseil académique et de tous les fonctionnaires du lycée, en présence d'une nombreuse assemblée.

M. le maire et plusieurs membres du conseil municipal, M. le général commandant la subdivision militaire, plusieurs officiers de la garnison, une partie de la magistrature, du conseil de préfecture et du clergé, assistaient à cette solennité.

La séance a été ouverte par le discours d'usage, prononcé par M. Gambart, professeur de troisième, et fréquemment interrompu par d'unanimes applaudissements.

Après lui, M. Ferrus, proviseur du lycée, dans une courte et familière allocution, a félicité les élèves de leur bon esprit et de leur bonne conduite, et leur a rappelé sommairement leurs devoirs par des conseils affectueux; ensuite, exprimant sa reconnaissance envers les autorités, si bienveillantes pour l'établissement, il a recommandé à la sollicitude de l'administration les intérêts matériels du lycée, notamment la reprise des constructions déjà si avancées. Il a terminé par un juste éloge du zèle persévérant de ses collaborateurs et par l'engagement de consacrer lui-même tous ses efforts à mériter la confiance publique et celle du chef de l'académie.

Puis, M. le préfet et M. le recteur ont pris tour à tour la parole, et leurs discours ont été aussi vivement applaudis que respectueusement écoutés.

Enfin, les prix d'honneur ont été proclamés par M. le recteur, et les autres par M. Audic, censeur des études.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. GAMBART,

PROFESSEUR DE TROISIÈME.

JEUNES ÉLÈVES,

Il y a des siècles de mauvaise humeur , que la règle impatiente, que l'autorité gêne, qu'indispose tout ce qui existe, que possède la fièvre des mutations , des innovations, des reconstructions. Nous vivons dans un de ces siècles chagrins et té- méraires. De nos jours on chercherait vainement une vérité qu'on n'ait point contestée , une croyance qu'on n'ait point ébranlée. L'erreur et le paradoxe ont tout envahi ; on les res- pire dans l'air ; on s'en nourrit.

Un des effets les plus déplorables de cet esprit mécontent et aventureux, c'est le discrédit où il a fait tomber les études classiques. Elles ont été battues en brèche avec tout le reste. Jusqu'à la tribune , on a dû les défendre et les venger. Les jeunes gens de nos écoles se pénètrent peu à peu des sophis-

mes qui assaillent leurs oreilles et leurs yeux. Les uns affectent un dédain superbe pour nos exercices ; ils ont perdu la foi classique. Chez d'autres, elle chancelle ; ils ne savent que résoudre, et le terme des études les surprend au milieu de leurs inquiètes irrésolutions. Le petit nombre seulement chez lequel la rectitude du jugement et la force de caractère ont devancé les années compose la milice croyante et courageuse, le bataillon sacré.

Qui a fait le mal ? je le répète, la manie des réformes. Qu'ont voulu les réformateurs ? chose bien extraordinaire, ils ne s'entendent point. Chacun arrive son plan à la main. Celui-ci déclare que l'édifice est à rebâtir en entier et sur nouveaux frais ; celui-là, qu'on pourrait le reprendre en sous-œuvre. A quoi bon, dit l'un, enseigner les langues anciennes ; ces connaissances si longues et si pénibles à acquérir serviront-elles jamais dans la vie ? Parle-t-on grec ou latin ? On ne peut point proscrire absolument les superfluités, répond un second ; l'intelligence aussi a son luxe ; contentons-nous de réduire la place qu'on fait aux études littéraires. Un parti nombreux, enfin, consentirait à les respecter, si elles s'adressaient au cœur de la jeunesse ; mais elles ne s'occupent, disent-ils, que de l'esprit ; elles n'ont aucun souci des meilleurs sentiments, des sentiments moraux et religieux.

Nous achèverions le jour à énumérer seulement les chefs d'accusation dirigés contre les études. Les plus graves, sans contredit, je viens de les signaler ; je vais tâcher d'y répondre. Voyons donc quelle est l'influence des études sur le cœur et leur importance pour la vie.

Qu'est-ce que le cœur ? C'est cette partie immatérielle de

nous-mêmes qui jouit et qui souffre ; qui sent le bien, qui est ému par le beau, touchée par la vérité ; qui s'éprend pour les vertus. C'est en lui que résident les doux et tendres sentiments ; c'est lui qui produit les nobles et courageuses passions. Il est aussi le siège des affectations honteuses et dégradantes. Ses meilleurs instincts peuvent être pervertis ; il peut se porter au mal avec autant d'énergie qu'au bien ; aimer, adorer ce qui est digne ou ce qui est indigne de lui ; enfin, donner naissance à toutes les faiblesses, à tous les opprobes de l'humanité.

Mais le cœur, que ses mouvements soient bons ou mauvais, ne bat pas au hasard ; ses aspirations vont à quelque chose ; en dehors de lui se trouve l'aimant vers lequel il est emporté ; en un mot, les passions, celles qui élèvent et vivifient, comme celles qui ravalent et qui tuent, ont toutes un objet déterminé. La paresse, par exemple, — je choisis mal, vous ne me comprendrez pas ; je vous parle d'un vice peu connu sans doute parmi vous. — Est-il possible, en effet, que ces jeunes ouvriers qui commencent à peine leur journée ressentent déjà la fatigue ? Comment languiraient-ils déjà, les pieds de ces voyageurs qui peuvent dire avec le poète :

Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin,
J'ai passé les premiers à peine ?

Mais enfin, si un jour, par hasard, vous rencontrez la paresse dans un de ces cœurs où elle a élu domicile, demandez-lui son objet ? Elle vous répondra que c'est l'inaction, le sommeil ; qu'elle n'a de vivacité que pour fuir le travail, d'invention que pour satisfaire à ce besoin de repos qui naît du

repos lui-même. Voulez-vous interroger l'émulation ? Cela vous est plus facile. Son but, c'est de dominer par l'intelligence, de jouir des honneurs légitimes, de récolter ces fruits du travail, les plus savoureux des fruits ; de mériter enfin les premiers regards de la gloire, qui sont si doux.

Vous le voyez, basses ou généreuses, toutes nos passions ont un objet. Mais, cet objet, qui nous avertit de son existence ? Qui le voit, qui le désigne au cœur ? C'est l'esprit. Sans idées, il ne peut y avoir d'affections ; les idées leur donnent naissance. Mais suffit-il que l'esprit, cet œil de l'âme, ait une fois pour toutes aperçu l'objet ? Le cœur aussitôt s'élançait-il vers lui ? La passion s'alimente-t-elle toute seule ? Écoutez un profond penseur : « C'est de l'âme, dit Vauvenargues, que viennent tous les sentiments ; mais c'est par les organes de l'esprit que passent tous les objets qui les excitent. Selon les couleurs qu'il leur donne, selon qu'il les pénètre, qu'il les embellit, qu'il les déguise, l'âme s'y rebute ou s'y attache. » Ce sont donc les idées qui dirigent et caractérisent les passions. Le cœur ne fait que sentir, aimer, désirer ; c'est l'esprit qui trouve et montre dans les objets les qualités aimables qu'ils possèdent, ou bien qui les leur prête, qui les suppose en eux, quand elles n'y existent pas. Il s'ensuit que les vices du cœur procèdent d'abord des vices de l'esprit, d'une fausse et mensongère appréciation des choses, d'un manque de justesse, de pénétration, d'étendue. Notre vue est trop courte pour porter du principe à la conséquence ; les résultats des passions nous échappent, ou nous les dénaturons. Nous devenons la dupe de notre cœur par infirmité d'esprit.

Je vous parlais tout-à-l'heure de la paresse. Entendons

raisonner un des adorateurs de cette fausse divinité : — Je dois arriver à un terme ; mes journées de route sont comptées. — Alors, vous marchez ? lui dit la raison. — Point. — Vous courrez, vous volez ? — Du tout. — Et que faites-vous donc ? — J'attends que le but du voyage arrive vers moi. Que pensez-vous de cette logique ? Vraiment, s'il y a des paresseux parmi vous, ce ne sont pas les moyens en usage qu'il faudrait employer. N'était ma peur des réformes, je proposerais le seul traitement efficace, les petites-maisons.

Vous rappelez-vous, jeunes gens, que je viens de quitter (car je crois encore m'adresser à ce petit et cher auditoire), vous rappelez-vous cette conversation d'un roi très imprudent et d'un conseiller très sensé ? Pyrrhus, emporté par le génie des aventures, s'élançait à la conquête du monde. Quels rêves séduisants de gloire ! Avec quelles couleurs et quel pinceau l'imagination du guerrier composait le tableau de ses victoires !

Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire ? —
Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps. —
Hé ! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir, qui vous défend de rire ?

L'ambition voit-elle plus clair et raisonne-t-elle mieux que la paresse ?

Nous pourrions ainsi passer en revue toutes les passions nuisibles, et nous reconnaîtrions partout ou faiblesse ou également d'esprit. Et, d'autre part, les passions nobles et bienveillantes croissent et se fortifient à mesure que l'esprit s'étend et s'éclaire. C'est, qu'en effet, plus l'intelligence s'élève, mieux

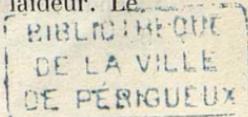
elle apprécie les choses, leurs rapports, leurs liaisons ; elle signale au cœur de nouvelles qualités dignes de son amour. Chaque progrès de l'esprit est un progrès du cœur ; car les puissances du cœur ne parviennent pas d'un seul jet à leur entier développement ; il n'y a point dans le cœur de ces explosions imprévues et subites. Les bons sentiments se nourrissent, se développent ainsi que tout le reste. Ils sont semblables aux fleurs de vos jardins : les conseils, les exemples, la réflexion sont comme la rosée qui les fait éclore et qui répare leur fraîcheur.

Tous vous avez des sentiments de piété filiale, n'est-ce pas ? Mais que les plus jeunes de mes auditeurs interrogent les Nestors du lycée : ils apprendront combien l'amour des fils grandit à mesure qu'ils comprennent mieux les prévoyances, le dévouement qui jamais ne leur a fait défaut, à mesure qu'ils descendent plus avant dans les secrets intimes de l'amour maternel. Alors seulement l'esprit imprime dans le cœur ces belles et simples paroles : « Le souvenir des » soins que nous avons rendus à nos mères peut seul adoucir » le regret de leur perte. »

La patrie ! avec ce mot magique on fait tressaillir jusqu'aux enfants. Cependant nous l'aimons par esprit d'imitation et comme de confiance jusqu'à ce que l'intelligence, en portant la lumière sur l'objet, nous ait montré les raisons de notre amour. Au moment où nous pouvons démêler les idées enveloppées sous ce grand mot, le cœur s'enrichit de chacune des découvertes de l'esprit. La passion reçoit une nouvelle chaleur, une nouvelle vie. Les lieux où nous sommes nés et dans lesquels il est si doux de vieillir, les beaux arbres qui

ont ombragé les jeux de notre enfance, les eaux, les montagnes, la campanille, est-ce là la patrie? Oui, sans doute, nous aimons ces choses muettes et inanimées; mais comme cet amour croit et se vivifie par l'intelligence! La patrie, c'est cette mère commune qui nous a donné à tous un même nom, qui apprend une même langue à chacun de ses enfants, qui administre son immense famille par les mêmes lois, qui l'admet tout entière aux biensfaits des mêmes institutions, qui leur inspire cette communauté d'idées et de sentiments, hélas! que nous avons connue. Voyez-vous comme les voiles qui nous cachaient cette grande image tombent un à un sous les regards de l'esprit, et nous la découvrent dans toute sa beauté. Oui, l'amour, quel que soit son objet, veut être éclairé; l'intelligence peut seule l'élever, l'affermir, l'ennoblir. Les hommes qui ont donné leur vie à la patrie, non pas au milieu des bruyantes mêlées, mais dans le silence et dans l'ombre, sans être soutenus par l'espoir de la renommée, dont les noms ne sont inscrits sur aucun monument, ceux-là l'aimaient de cet amour de raison et d'esprit.

Jeunes élèves, si notre intelligence était toujours saine; si nous ne nous laissions pas éblouir par les feux de l'imagination, ni égarer par ses mirages trompeurs, chaque jour verrait se fortifier nos bonnes inclinations, et nos passions mauvaises, ou ne s'allumerait pas, ou s'éteindraient bientôt faute d'aliments. Nous sommes nés pour connaître, pour aimer le beau et le bon; pourquoi nos cœurs ne s'abandonnent-ils pas toujours à leurs heureux penchants! C'est encore une fois que nous nous abusons sur la valeur des objets; nous leur prêtons des perfections dont ils sont dépourvus; nous nous aveuglons sur leurs défauts, sur leur laideur. Le



cœur s'empresse de se donner quand l'esprit n'a fait encore qu'entrevoir. Plus tard, c'est vainement que l'expérience nous a repris; notre conviction, quelque forte qu'elle soit, n'entraîne plus le cœur; la passion grandit en dépit de l'intelligence et de la volonté; elle est adulte; elle commande en tyran, et l'homme s'écrie alors avec désespoir :

Je vois, je sens le bien; c'est le mal que je fais!

Comment accoutumer le cœur au frein et à la règle? comment le sauver du despotisme des sens? Faites de bonne heure appel à la raison; qu'elle préside au déploiement des facultés, rendez-la capable de combattre les écarts de l'imagination; avertissez, éclairez l'esprit en l'appliquant sans cesse aux objets des passions, et c'est ici que m'apparaît l'excellence des études; c'est de ce point de vue qu'il les faut examiner pour comprendre leur importance. Le plus beau côté des études, et l'on n'y prend pas garde, c'est le côté moral; c'est la morale qui leur donne l'âme et la vie; c'est d'elle que les études tiennent leurs titres de noblesse; c'est elle qui leur a fait d'insaillibles promesses de stabilité; elle enfin qui les rend impérissables.

En vérité, à entendre les appréciations qu'on en fait, il semble que les langues anciennes soient composées de signes n'ayant pas plus de valeur pour le sentiment que les notations algébriques; que tout le travail de l'intelligence consiste à rapprocher ou à séparer des mots, à jouer enfin un jeu fort analogue à ces jeux de patience, amusements ennuyeux de l'enfance. On dirait qu'elles sont l'expression d'idées mortes depuis des siècles, de sentiments qui ne sont plus les nôtres;

le dépôt de faits, d'usages qu'il importe fort peu de tirer de la poussière des siècles ; quelque chose enfin comme un musée où l'on verrait entassées des momies égyptiennes, des vases étrusques, des balistes, auprès d'inventions plus modernes et non moins vieillies ; des mousquets à mèche et à rouet, par exemple ; que ces jeunes mémoires, on les surcharge de détails d'une érudition oiseuse ; qu'on va même jusqu'à leur faire retenir le nombre d'années qu'a vécu la nourrice d'Anchise, les noms des cinquante filles de Danaüs, que sais-je ? Peut-être ceux du perroquet de Corinne ou du moineau de Lesbie. Sans doute il ne faut pas prendre au hasard et de toutes mains dans l'antiquité ; il faut bannir tout ce qui donnerait à l'intelligence une nourriture plus délicate que solide, rejeter ce qui n'intéresse pas vivement et d'une manière directe les mœurs et la vie : que reste-t-il de l'antiquité après ce triage ? Elle reste presque tout entière. C'est que les siècles ont déjà consommé ce choix, anéanti les parties impures, respecté seulement les beautés qui résistent à la plus forte des épreuves. Peut-être dans les nombreux ouvrages qu'ils nous ont transmis, trouverait-on moins de choses inutiles ou dangereuses que n'en produisent dans une seule de nos journées les arts et les lettres. Aussi, dans ces modèles qui n'ont point été surpassés, dans ces textes grecs et latins que feuilletoit notre jeunesse, avec d'autant plus de profit que chaque sens demande à être conquis, que ne trouve-t-on pas ? Où chercher ailleurs cette pureté de goût, cette sagesse d'exécution, cette sobriété dans l'abondance, cette plénitude de vérité ? Combien l'on s'étonne de trouver sous ces formes mortes tant de vie et de chaleur ! Quoi ! ces choses d'un autre âge sont toujours éclatantes de fraîcheur et de beauté ? Par quel miracle de conservation ces œuvres du génie antique sont-

elles plus neuves que les productions écloses hier? Nos idées, que nous croyons modernes, les voilà exprimées avec toute la force, la simplicité ou la magnificence qu'elles peuvent revêtir. Toutes nos passions ont fait tressaillir leurs cœurs; ils n'ont été étrangers à aucune des délicatesses les plus exquises de notre sensibilité; ils ont tout senti, tout traduit, et imprimé à ce que leurs mains ont touché le sceau de la perfection.

Il faudrait vous montrer dans l'histoire les images des grands hommes, non pas leur ressemblance corporelle, mais l'image elle-même de leur âme, avec ses plus beaux traits; les exemples laissant dans le cœur une empreinte d'autant plus profonde qu'ils tombent de plus haut; plus qu'une étude sur les vices et les vertus, plus qu'une école de morale, une morale en action.

C'est que si les temps modernes ont été si fertiles en inventions, si la science, appliquée à la matière, a opéré et opère encore tous les jours tant de prodiges; si la face de la terre s'est renouvelée, le cœur humain, lui, ne s'est point transfiguré; l'investigation n'a point découvert en lui de nouveaux sentiments; l'homme peut tout changer, hormis lui-même; il sent aujourd'hui comme il a toujours senti; il se meut dans un même cercle d'idées et de passions.

Je viens de dire que la morale était l'âme des études. Pourquoi? Parce qu'elle est l'âme de la littérature. Tous les bons écrivains parlent au cœur un langage digne de lui; une même pensée les anime. Poètes, historiens, fabulistes, tous sont remplis de touchantes peintures, d'utiles leçons, d'exemples, de maximes vraies et solides, puisées dans la nature, propres à devenir la règle des mœurs et les guides de la vie.

D'Aristote à Phèdre , dans des langues et à des époques différentes , sous l'infînie variété des costumes , vous trouverez toujours un même soutien aux formes les plus dissemblables. Ici , l'imagination a prodigé ses plus ravissantes fantaisies ; là , simple et sévère , la raison analyse , compare et juge ; ici , la passion , émue et frémissante , fait éclater ses transports ; là s'égaien la satire et la verve comique. Allez hardiment au fond ; partout vous rencontrez les vérités morales , les enseignements sérieux.

Il faudrait ici parcourir les genres littéraires , vous faire voir l'apologue enveloppé d'ingénieuses fictions , désarmant la défiance , porté en se jouant jusqu'au cœur et déposant , dans les jeunes âmes , les premières connaissances sur le bien et sur le mal avec autant de sûreté que l'aiguille laisse dans le tissu le fil qu'elle conduisait.

Nous aurions demandé au poète si ce brillant coloris , ce charme continu de style , toute cette magie enfin ne sert pas à embellir la raison , à parer la vertu , à en inspirer les nobles mouvements. Le glorieux témoignage que saint Basile rendait à Homère : « *Tous ses poèmes ne sont qu'un magnifique éloge de la vertu* » , l'étendant à la poésie entière , nous aurions reconnu qu'elle répand sur votre enfance les bienfaits dont lui fut redévable l'enfance du genre humain.

Mais je dois à de légitimes impatiences le sacrifice de mon sujet. Évitons les détails , et bornons-nous à définir la littérature.

C'est l'image fidèle de la vie avec tous ses accidents , envisagée sous toutes ses faces. Elle embrasse l'homme tout en-

tier. L'homme est le modèle qui a posé devant chacun de ces grands peintres, les Homère, les Sophocle, les Virgile; c'est le cœur humain qu'ils ont contemplé, dont ils ont reproduit tous les traits. Dans la littérature, vous voyez les ressorts des passions, vous comprenez leur jeu, vous suivez leurs mouvements dans tous les sens, vous connaissez l'intérêt qui les émeut, vous touchez sans cesse, vous pesez l'objet qu'elles poursuivent. Les compositions les plus différentes ont toutes ce même thème invariable, le cœur; toutes le même but, de former, de développer le cœur en éclairant l'esprit; et c'est pour cela que, dans la Mythologie, les muses étaient sœurs; qu'elles se ressemblaient, qu'on les confondait entre elles.

Mais cette littérature ancienne, dira-t-on, s'est formée sous l'influence du paganisme; la plus haute des inspirations, l'inspiration chrétienne, lui a manqué; loin d'aider à l'affermissement de nos saintes croyances, elle ne peut que les affaiblir. Elle ne parle point à la jeunesse des vérités révélées, les plus importantes de toutes; et la foi, comme tous les sentiments, a besoin d'être entretenue et réchauffée. Quoi donc! oublie-t-on la place immense que les écrivains sacrés occupent dans l'enseignement? Ces jeunes gens, qui entrent à peine dans les classes d'humanités, sont-ils moins familiers avec saint Jean-Chrysostome qu'avec Homère? Connaissent-ils de nom seulement les saint Basile, les saint Grégoire de Nazianze? Ne leur a-t-on pas longuement appris à goûter la pieuse et suave éloquence d'un Fénelon? Ces analyses si pleines, si saisissantes, si évangéliques qu'un Massillon a tracées du cœur humain n'ont-elles point presque chaque jour exercé leur intelligence et leur mémoire? Et s'est-on borné à leur en signaler les expressions brillantes et les mouvements oratoires?

Les études se partagent entre les écrivains les plus fameux de l'antiquité et les plus beaux génies de la littérature chrétienne. Les pères de l'église grecque, les orateurs sacrés du XVII^e siècle, les noms les plus chers aux chrétiens font l'orgueil de tous nos programmes ; et les Massillon, les Bossuet, aussi grands à nos yeux, aussi respectés chez nous, qu'ils peuvent l'être en aucun lieu, ne prétent point seulement à des études de style, à des imitations de forme ; ils apprennent à notre jeunesse (et c'est là que nous mettons notre ambition) à penser comme ils ont pensé, à croire comme ils ont cru, ce qui est un acheminement à vivre comme ils ont vécu.

Que vous êtes heureux, mes jeunes amis, à un âge où vos cœurs sont encore vides de passions, de les étudier, de les juger par l'esprit ; de connaître avant d'avoir senti ! A l'expérience personnelle qui se forme si lentement et qu'on paie toujours si cher, substituant l'expérience d'autrui, vous acquérez une prudence anticipée. Cette imagination, la plus brillante, la plus mobile, et aussi la plus dangereuse de nos facultés, parce qu'elle nourrit toutes les passions, les études classiques la règlent, la disciplinent ; elles offrent sans cesse à vos jeunes esprits les traits de la vérité, le spectacle de la nature ; sans cesse elles vous ramènent à la réalité ; elles préparent toutes vos facultés pour la vie.

La vie est un combat dont la palme est aux cieux, a dit un poète. A cette lutte de l'homme contre lui-même, et trop souvent aussi contre ses semblables, vous n'arriverez pas neutres et sans armes. Vous vous êtes longuement exercés comme s'exerçait l'athlète avant de descendre dans l'arène, comme le soldat a fait la petite guerre avant d'aller au feu. Les exem-

plies que durant votre jeunesse vous aurez appris à sentir, à admirer, resteront toujours sous vos yeux ; tant de nobles maximes laisseront dans votre mémoire une trace profonde et lumineuse ; et vous le savez, « *les maximes des hommes décèlent leurs cœurs.* » Il faudra bien que vous vous souveniez toujours de ce commerce intime long-temps entretenu avec les Chrysostôme, les Fénelon, les Bossuet ; car ce sont là vos véritables maîtres. Les autres n'ont servi qu'à placer à votre portée les enseignements des premiers, qu'à vous les faire goûter, qu'à vous les faire aimer. Il faudra bien que vous vous sentiez toujours d'avoir été élevés par de telles mains, car n'espérez pas dépouiller les idées de ces maîtres illustres, ni secouer leurs leçons ; elles vous suivront partout. Rougirez-vous d'être religieux ? Vous entendrez Massillon vous dire : « *Quoi donc ! il n'y a point de honte à servir les rois de la terre, et il y en aurait à servir Dieu !* » Vous ferez-vous gloire d'être des esprits forts ? Un sage vous criera : « *Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par dérision ?* » Votre incrédulité se trahira-t-elle par des paroles sacriléges ? Vous entendrez ce terrible anathème retentir à vos oreilles : « *Profilez de ce seul moment pour déshonorer le nom de Dieu et tombez, au sortir de là, entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice !* » Voilà les souvenirs classiques qui, si vous êtes mauvais, vous fatigueront de leurs voix importunes, qui troubleront vos joies coupables, qui seront vos juges, vos bourreaux.

Mais bien plutôt ils veilleront en vous, ils feront la garde autour de vos cœurs, ils les défendront des attaques ouvertes, des surprises, des séductions. Comment vous laisser éblouir par la gloire ? « *C'est une apparence,* » vous diront-ils.

Par les richesses? « *C'est un songe.* » Comment se fier à la santé? « *C'est un nom.* » Aux promesses brillantes de la jeunesse? « *C'est une fleur qui tombe.* » Oui, ces souvenirs classiques seront dans la vie votre force et votre conseil. Vous trouverez aussi votre plus doux amusement à les rajeunir sans cesse, car c'est encore là un grand bienfait des études. Quand elles nous ont initiés aux plaisirs de haut goût, quand sur les ailes de l'esprit nous avons une fois été portés jusqu'à la source des plus pures jouissances, combien au prix de celles-là toutes les autres nous paraissent grossières et méprisables, et que nous voulons de mal à notre faiblesse, s'il arrive qu'elle s'y laisse surprendre!

Si telle a toujours été l'influence des études sur le cœur, si le nom même *d'humanités* prouve, mieux que les raisonnements, leur action salutaire, combien leur importance s'est accrue dans ces dernières années! Les temps ont bien changé: l'esprit d'erreur et de nouveauté, comme parle Bossuet, a pénétré partout; jusque dans les hameaux se sont propagées les pernicieuses théories, les criminelles doctrines: lectures, conversations, pensées, tout roule sur de terribles problèmes. A peine sortis de nos mains, vous allez tomber dans le courant des idées du jour; vous allez avoir un jugement à porter, une conduite à tenir, une influence à exercer. Eh bien! mes amis, si vous êtes fidèles aux sentiments que les études ont fait naître dans vos âmes, qu'elles y ont cultivés avec tant de soin; si vous demeurez fermes dans les principes qu'elles ont déposés en vous, principes que proclament nos cœurs, qui s'appuient sur l'autorité de tous les noms fameux, que confirme l'expérience de trente siècles, vous pouvez affronter nos orages, vos mains tiennent la boussole; à vos

yeux ne se voileront jamais les étoiles; toujours vous saurez où est le port. Jugez et agissez; je ne crains rien de vos jugements, ils seront sages; rien de votre conduite, elle sera honnête et courageuse. Si l'on vous dit que l'homme est né pour jouir, vous répondrez avec les philosophes profanes et chrétiens, qu'il est né pour souffrir et pour mériter. Tout système qui tend à faire prédominer les sens sur l'âme, vous le rejetterez avec eux; toujours vous condamnerez ce qui porte atteinte à la foi de nos pères, à la nôtre.

Non, les maladies qui travaillent ce siècle ne sont point nées des études; les études n'ont point enfanté cette science ignorerante et présomptueuse, le premier de nos maux; elles n'ont point soufflé l'impiété aux générations présentes. Ah! si les bons sentiments s'altèrent, si l'égoïsme se fortifie, si l'affaiblissement du respect et de l'obéissance commence par la famille, pour se faire sentir ensuite aux lois et à la religion, n'accusez pas les études, n'accusez pas les hommes! Ils combattent le mal; ils lui disputent pied à pied le terrain. Sans eux, l'enivrissement serait plus prompt, les ravages plus désolants. S'il y en a qui aient failli et qui, possédés du démon de l'orgueil, aient annoncé des nouveautés dangereuses, ceux-là ont trouvé dans chacun de leurs pairs l'inflexible sévérité d'un juge, et l'on n'a point entendu nos voix réclamer contre leur condamnation. N'accusez pas les hommes! Où en serions-nous si les compagnies entières devaient porter la peine des fautes individuelles, et si, résidant ailleurs que dans la masse, l'honneur, la dignité d'un corps était exposée dans chacun de ses membres et pouvait péricliter avec lui?

Grâce au ciel! ici ne pénètrent point les bruits du dehors; ici l'on ne brûle point ce qui a été adoré; d'ici sont bannies les

indiscrètes curiosités, les irritantes dissertations ; ici l'on ne précipite point la jeunesse dans l'avenir, mais on la retient, mais on la trempe longuement dans le passé ; ici nous ne cherchons rien, tout est trouvé ; l'enseignement n'obéit à aucune variation ; au milieu des changements, il demeure immuable comme la morale, son éternel objet. Il ne crée pas plus qu'il ne détruit ; il conserve. Il conserve tout ce que le passé nous a légué de grand, de beau, d'utile : les traditions de sagesse, de raison, de bon goût, toutes les vérités consacrées par l'expérience des siècles.

Jeunes gens, je suis arrivé à la fin de ces pages, dont votre impatience peut-être a doublé le nombre. Votre fête va commencer. Laissez-moi vous exprimer encore la pensée qui m'occupe en ce moment. Je songe avec joie que ces couronnes, ces distinctions ne récompensent pas seulement les mérites de l'esprit, mais encore les mérites du cœur, puisque les bonnes études, je vous l'ai montré, fécondent l'âme tout entière. Mes amis, soignez vos cœurs ; surtout, conservez-les simples et croyants. Soignez vos cœurs, c'est la meilleure partie de nous-mêmes ; c'est le cœur qui nous manque aujourd'hui. S'il fallait choisir, il n'y aurait point à hésiter : les qualités du cœur sont mille fois préférables à celles de l'esprit. Le cœur, c'est la source des plus douces affections ; c'est de là que s'épanche l'amour de vos mères ; c'est par lui que fleurissent l'amitié, la charité, la foi, tout ce qui charme, tout ce qui rafraîchit, tout ce qui console. Par lui, nous sortons de nous-mêmes pour vivre et sentir dans chacun de nos semblables. Toutes les grandes pensées viennent du cœur ; c'est lui qui nous envoie l'ardeur du dévouement, la générosité du sacrifice, le courage impétueux

ou constant qui renverse les obstacles ou en triomphe avec une lente persévérance. Il est la force de l'homme, il est le foyer de tous les héroïsmes. Voyez-vous nos glorieux martyrs autrefois livrés en proie aux bêtes féroces ? Ces femmes, ces enfants quelquefois, d'où leur vient ce calme et cette sérénité ? Où puisent-ils cette étonnante énergie ? C'est dans la foi, c'est dans le cœur. C'est du cœur que partait ce cri d'un guerrier : « A moi, Auvergne ! » Par lui, nous surpassons les rois, les conquérants. Croyez-vous qu'un champ de bataille soit le théâtre obligé des héros, qu'ils ne se montrent que dans le choc, dans l'ébranlement ? Le sublime n'est point si rare et ne demande pas tout cet appareil. Dans les plus humbles conditions, il y a des héros, et l'éclat des plus belles victoires pâlit auprès de tant d'actions simples et grandes que le cœur a inspirées.

C'est à vous maintenant, mes élèves de troisième, mes jeunes amis, que je m'adresse ; c'est vous qui mettrez fin à ce discours en répétant cette noble parole, que nous avons plus d'une fois commentée ensemble et que, j'en suis certain, vous n'oublierez jamais dans la vie : « On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur. »

CH. GAMBARD.

Vu et approuvé :

Le Recteur,

E.-L. SAUVEROCHE.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DE CALVIMONT,

PRÉFET DE LA DORDOGNE.

JEUNES GENS,

De toutes les solennités classiques auxquelles j'ai assisté comme administrateur, celle de ce jour est assurément pour mon cœur la plus riche en émotions de tous genres. Nul ici n'en doutera, je pense ; car tous savent, enfants et pères, que, dans cette maison, j'ai reçu, comme eux, le bienfait de l'enseignement ; ce bienfait que rien ne paie, hormis la reconnaissance d'un impérissable souvenir.

Aussi, m'estimé-je heureux qu'une occasion publique me soit offerte de remercier en mon nom, comme au vôtre et au nom du pays, les hommes honorables et distingués qui se sont voués à faire de vous d'honnêtes, d'utiles citoyens, depuis le plus humble des martyrs de votre première enfance, jus-

qu'à cet éminent recteur dont la vieille affection m'honore et m'est si chère.

Jeunes gens, cette journée n'est pas seulement une fête pour vous et pour eux, c'est aussi la nôtre; c'est la fête de tous, fête éminemment nationale, dans laquelle le présent et le passé se réunissent, recueillis, pour saluer paternellement l'avenir. Affectueux et imposant aréopage, où siègent en première ligne l'éloquence et la grâce chrétienne, personnifiées dans le chef vénéré de l'antique église de notre Périgord; la magistrature, les fonctionnaires de tout rang et de tout ordre, les élus de la cité, réunion dévouée et pacifique, rehaussée si brillamment par les glorieux uniformes de notre fidèle et vaillante armée... et, pour compléter le tableau, cette foule d'amis, de parents, de mères attendries et impatientes... Ces mères qui ont toujours de si douces paroles pour la victoire et de plus douces encore pour le courage malheureux!

Jeunes gens, n'oubliez jamais cette heure solennelle, cette heure unique dans la durée du temps qui vous est mesuré, car on n'inspire pas deux fois cet intérêt pur de tout mélange, ces profondes sympathies, cet accord de tous les cœurs!... Comprenez donc bien les obligations que vous imposent ces livres, ces couronnes, ces fanfares triomphales, cet encouragement unanime au point du départ!...

Celui d'entre vous dont l'intelligence et le cœur verront dans cette solennité autre chose qu'un éclat bruyant ou une pompe inaccoutumée, celui-là, du banc où il est assis, peut lire d'avance la page sur laquelle est écrite son immuable destinée. C'est le travail, inspiré par la conscience du devoir,

que nous allons couronner tout à l'heure ; c'est au travail et au devoir accompli que la patrie reconnaissante réserve sa confiance et ses plus brillants honneurs.

Vous allez rencontrer, il est vrai, au sortir même de cette enceinte, avant peut-être d'arriver au foyer paternel, deux contradicteurs implacables de cette vérité que nous vous disons, les deux mauvais génies de toutes nos époques, mais particulièrement de l'époque actuelle : je veux dire l'impuissance et l'envie. L'impuissance, qui vous dira que le travail est inutile et la fortune aveugle; l'envie, qui proclame la faveur, seule reine de ce monde, la conscience toujours dupe et le devoir sans fruit... Détestables sophismes devant lesquels ont failli tant d'intrépides lutteurs ; doctrines perverses, filles de la paresse, mères de ce découragement, — le pire de tous, — qui mène au désordre, à la révolte impie, à la haine de Caïn!...

Jeunes gens, n'écoutez jamais ces détracteurs de la pensée divine !

Le travail et l'accomplissement du devoir, ces deux leviers de la volonté humaine, n'ont jamais manqué d'enfanter des miracles : Dieu aime et protége les esprits courageux.

Ni les obstacles du chemin, ni l'injustice des hommes, ni les tempêtes sociales, rien n'émeut et n'arrête le travailleur d'élite qui a le sentiment de sa valeur et la légitime ambition d'un loyal succès. Voyez-le partir de ces banes classiques, enfant obscur, pauvre et sans nom, n'ayant d'autre guide que son honneur, d'autre flambeau que son intelligence, Dieu seul

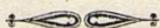
pour soutien!... Il marche péniblement, il marche long-temps peut-être... Mais enfin il arrive... et va s'asseoir, digne entre les plus dignes, aux conseils de l'état.

Il n'est pas donné à tous, il est vrai, d'arriver au faîte des missions politiques. Dieu, dans ses desseins impénétrables, a mesuré inégalement les ailes de chacun des esprits nés de sa création... Mais si vous ne reculez point devant un travail ardu, si de toutes les libertés auxquelles la jeunesse aspire vous choisissez, comme la meilleure, la liberté d'entrer loyalement dans la lice nationale, avec tous vos contemporains pour émules, riches ou pauvres, grands ou petits, sans haine pour les uns, sans dédain pour les autres; si vous n'êtes point surtout trop impatients du succès, si vous ne le désirez qu'autant que votre conscience vous dira que vous l'avez mérité, soyez certains, quoi qu'il advienne, que votre place est marquée d'aujourd'hui par le doigt de Dieu au milieu des hommes dont un pays s'honore et dont le nom n'est jamais prononcé qu'avec sympathie et respect.

Un mot en terminant :

Jeunes gens qui allez franchir, pour n'y plus rentrer, les portes de cet asile du recueillement et de l'étude, n'avez-vous jamais songé à cette protection invisible dont vous fûtes l'objet pendant le cours de vos travaux scolaires? Ne vous êtes-vous jamais demandé comment il se faisait que pendant que l'orage grondait au-dehors, ébranlant les nations et les empires, vos études fussent continuées, votre vie fut aussi calme, le silence de ces murs toujours aussi austère? N'avez-vous pas reconnu l'influence protectrice et paternelle de ce faisceau

puissant et tutélaire qu'on appelle l'état?... L'état, qui a pour chef aujourd'hui l'un des héritiers du plus grand nom des temps modernes, esprit loyal et réparateur, dont la fermeté, la prudence et le courage ont si vaillamment justifié cet enthousiasme populaire, inouï dans nos annales, qui le fit choisir, au milieu de nos détresses civiles, comme le symbole providentiel de l'ordre et du salut!... C'est à l'état, c'est à son chef si digne que vous avez dû le calme de vos études, comme vous leur devrez la sécurité de votre avenir. Comprenez donc bien, dans toute son ampleur, la reconnaissance que vous impose cette dette contractée par votre jeunesse, et fasse surtout le ciel que la France le comprenne comme vous! Qu'il s'agisse, en effet, d'un seul homme ou de tout un peuple, Dieu se lasse bien vite de protéger les cœurs ingrats.



DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. SAUVEROCHE,

RECTEUR DE L'ACADEMIE.

MESSIEURS,

A une époque aussi profondément émue que la nôtre, chacun se fatigue à chercher la solution du problème de l'avenir, et comme cet avenir est dans la génération qui s'avance, la direction de la jeunesse, l'éducation publique, est pour tous les esprits sérieux l'objet de graves préoccupations.

Louable sollicitude, légitime comme le sentiment de la conservation, naturelle comme la tendresse d'un père pour ses enfants.

Direction difficile, périlleuse peut-être, mais assurément féconde en résultats, si ceux dont elle est la mission spéciale trouvent dans le concours d'hommes sages, prudents, dé-

voués au bien public, un auxiliaire indispensable à leur ambition de bien faire.

C'est l'espoir de ce concours, messieurs, qui a fait notre confiance, lorsque, écoutant nos patriotiques désirs et ceux d'une honorable amitié, comblant la mesure de notre reconnaissance, le chef de la République nous a appelé, nous, enfant du Périgord, à administrer l'académie de la Dordogne.

Notre espérance n'a point été déçue, et les expressions nous manquent pour dire ici hautement toute notre gratitude envers le conseil académique, si dignement représenté dans cette solennité; envers le conseil général, si confiant dans nos bonnes intentions; envers les autorités administratives et judiciaires, toujours prêtes à seconder notre action; envers le sacerdoce, si heureux de s'associer à notre œuvre de moralisation et de progrès.

Avec de tels appuis, soutenu par l'amitié du premier magistrat du département et par l'honorable sympathie du premier pasteur de l'église, nous avons pu, peut-être, ne pas rester trop au-dessous de notre grave mission, et fournir, sans trop faillir, la laborieuse carrière qui nous était tracée. Carrière hérisse de difficultés, semée de fatigues!...

Mais, de quoi me suis-je pris à parler? Chers élèves, j'oubliais presque que j'étais au milieu de vous, que c'est aujourd'hui votre fête, le jour des récompenses, le jour des plus vives joies de la famille.

L'année dernière, pour la première fois depuis dix-huit ans,

il ne me fut pas donné d'assister à cette fête , de vous adresser avant le départ la parole d'adieu.

Croyez-le bien , mes amis : le regret m'en fut plus amer que les souffrances physiques qui me retenaient éloigné de vous.

Ma position est différente aujourd'hui : mon cœur pour vous reste le même. Je ne me devais qu'à vous ; je me dois à tous. Mais , après vous avoir si long-temps appelé mes enfants , moi , ancien élève , ancien chef de cette maison , puis-je me défendre ici des vieilles affections de la famille ? N'êtes-vous pas toujours mes enfants ? N'est-ce pas la même famille ?

Qu'y aurait-il de changé ? Un autre moi-même vous dirige ; les mêmes maîtres vous façonnent à la science et à la vertu.

Je me trompais : un grand changement s'est opéré en vous : vous avez grandi dans la science ; l'étude a mûri votre raison.

C'est à votre raison que je m'adresse :

Jeunes gens , nous vivons dans des temps difficiles : le souffle des révolutions a ébranlé le sol de la patrie. Heureuse insouciance de votre âge ! Protégés contre les malheurs et les tristesses du dehors , vous n'avez ni ressenti la secousse ni entrevu les dangers qui ont fait pâlir vos pères.

Mais , bientôt , il vous faudra entrer dans la vie ; et vous aurez aussi vos tristes jours ; et votre œil mesurera la profondeur de l'abîme.

voués au bien public, un auxiliaire indispensable à leur ambition de bien faire.

C'est l'espoir de ce concours, messieurs, qui a fait notre confiance, lorsque, écoutant nos patriotiques désirs et ceux d'une honorable amitié, comblant la mesure de notre reconnaissance, le chef de la République nous a appelé, nous, enfant du Périgord, à administrer l'académie de la Dordogne.

Notre espérance n'a point été déçue, et les expressions nous manquent pour dire ici hautement toute notre gratitude envers le conseil académique, si dignement représenté dans cette solennité; envers le conseil général, si confiant dans nos bonnes intentions; envers les autorités administratives et judiciaires, toujours prêtes à seconder notre action; envers le sacerdoce, si heureux de s'associer à notre œuvre de moralisation et de progrès.

Avec de tels appuis, soutenu par l'amitié du premier magistrat du département et par l'honorable sympathie du premier pasteur de l'église, nous avons pu, peut-être, ne pas rester trop au-dessous de notre grave mission, et fournir, sans trop faillir, la laborieuse carrière qui nous était tracée. Carrière hérissée de difficultés, semée de fatigues!...

Mais, de quoi me suis-je pris à parler? Chers élèves, j'oubiais presque que j'étais au milieu de vous, que c'est aujourd'hui votre fête, le jour des récompenses, le jour des plus vives joies de la famille.

L'année dernière, pour la première fois depuis dix-huit ans,

il ne me fut pas donné d'assister à cette fête, de vous adresser avant le départ la parole d'adieu.

Croyez-le bien, mes amis : le regret m'en fut plus amer que les souffrances physiques qui me retenaient éloigné de vous.

Ma position est différente aujourd'hui : mon cœur pour vous reste le même. Je ne me devais qu'à vous ; je me dois à tous. Mais, après vous avoir si long-temps appelé mes enfants, moi, ancien élève, ancien chef de cette maison, puis-je me défendre ici des vieilles affections de la famille? N'êtes-vous pas toujours mes enfants? N'est-ce pas la même famille?

Qu'y aurait-il de changé? Un autre moi-même vous dirige; les mêmes maîtres vous façonnent à la science et à la vertu.

Je me trompais : un grand changement s'est opéré en vous : vous avez grandi dans la science ; l'étude a mûri votre raison.

C'est à votre raison que je m'adresse :

Jeunes gens, nous vivons dans des temps difficiles : le souffle des révolutions a ébranlé le sol de la patrie. Heureuse insouciance de votre âge! Protégés contre les malheurs et les tristesses du dehors, vous n'avez ni ressenti la secousse ni entrevu les dangers qui ont fait pâlir vos pères.

Mais, bientôt, il vous faudra entrer dans la vie; et vous aurez aussi vos tristes jours; et votre œil mesurera la profondeur de l'abîme.

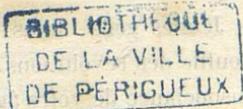
Ecoutez :

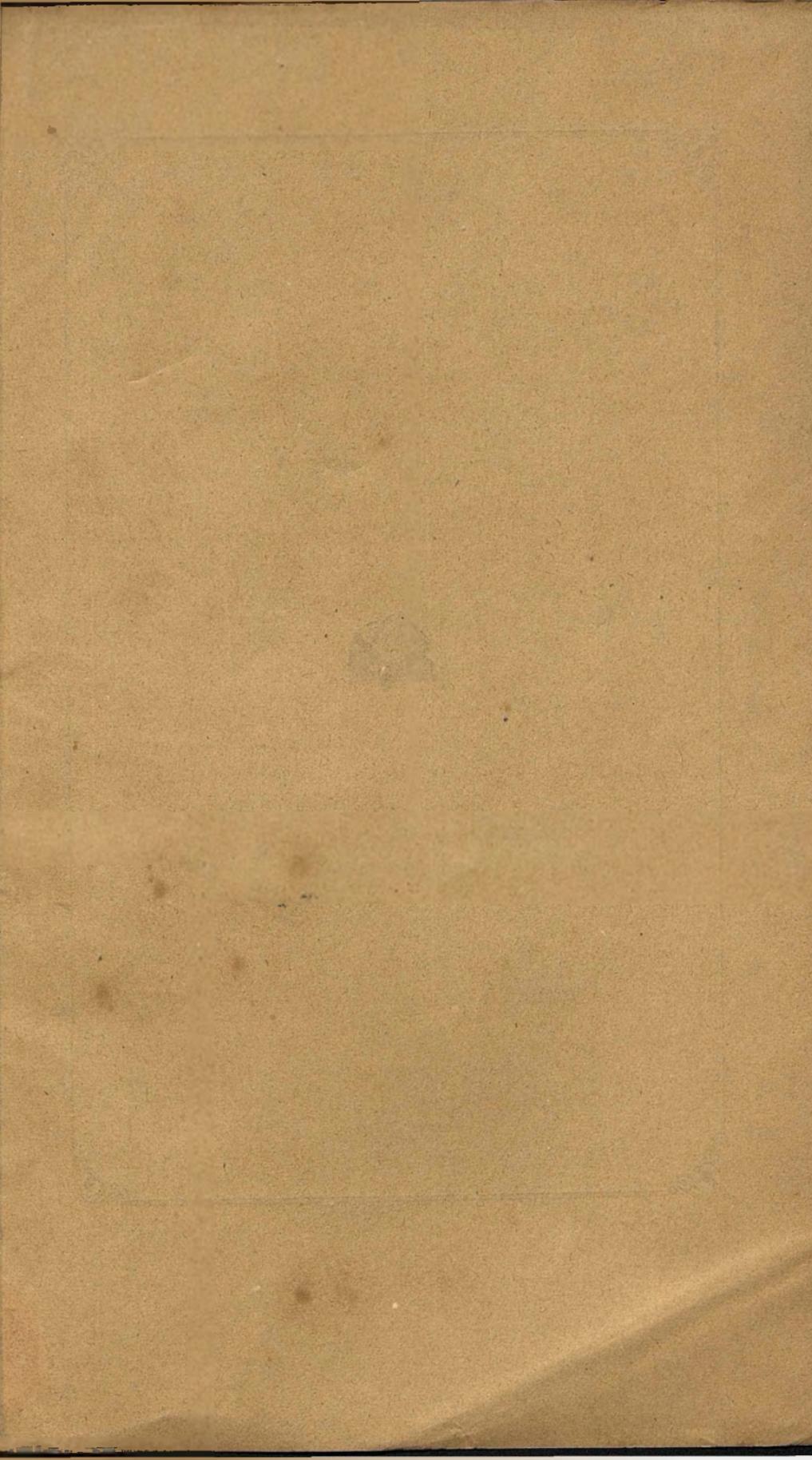
Près de cet abîme, la main des sages s'efforce d'élever pour vous une barrière protectrice.

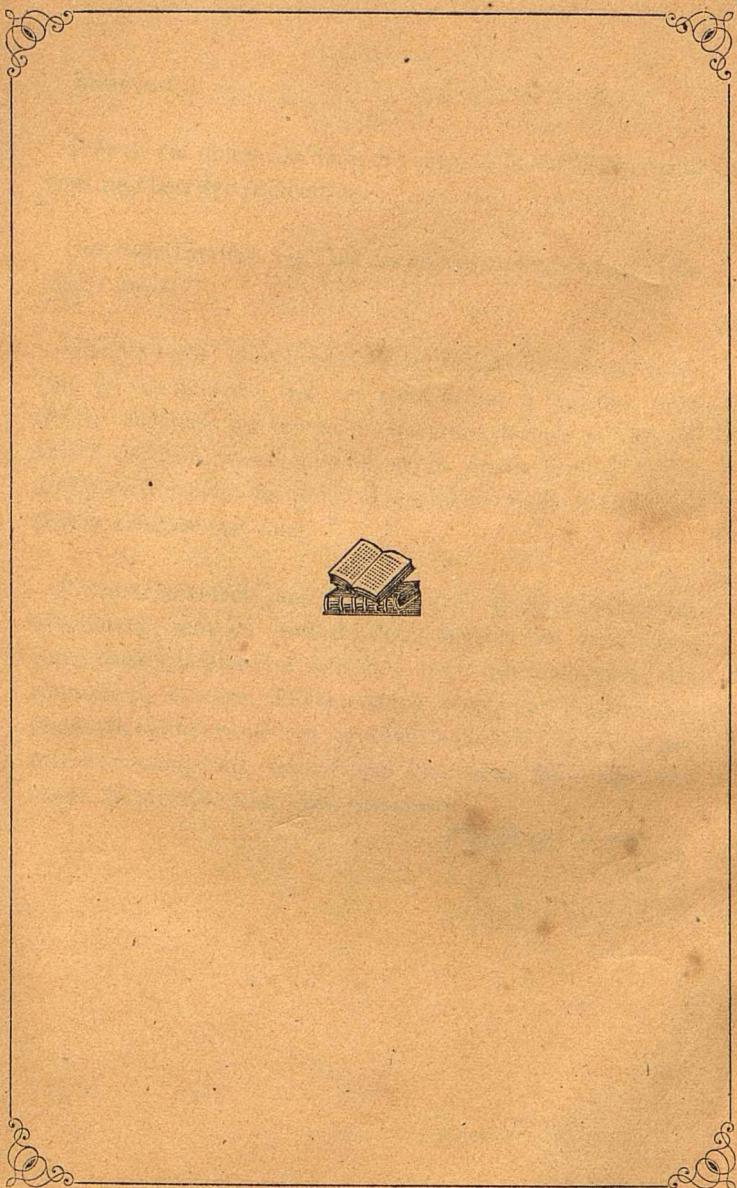
Sur cette barrière, je vois écrits ces mots : Religion ! famille ! patrie !

Que ces mots, dont le sens fécond ressort de toutes les leçons de vos maîtres, que ces mots soient à toujours votre devise. Façonnés par une male éducation, formés au bien par l'étude du beau, vos cœurs ne seront jamais la proie ni des doctrines impies ni des prédications subversives ; et la France pourra compter sur vous.

Il y a trente-trois ans, j'étais, avec quelques amis qui m'écoutent, sous les yeux de deux maîtres qui m'encouragent, assis à la place où vous êtes. Il y avait là des prix, des couronnes, et nous étions comme vous, par l'espérance, pleins du bonheur que ces couronnes allaient procurer à nos mères ; comme vous, nous étions impatients des longs discours. Je m'arrête pour vous couronner.







P
26